

PARTIR EN LIVRE

Du 22 juin au 24 juillet 2022

AMITIÉ

Montage de textes pour adolescents
réalisé par Juliette Hirtz

Montage de textes pour adolescents : l'Amitié

Ce montage propose une série d'extraits d'horizons divers, dans le souci d'une certaine parité d'auteurs, de personnages et d'époques, de sorte à donner aux adolescents un aperçu riche et varié de ce que peut être la littérature.

Vous pouvez faire le choix de vous répartir la lecture de ce montage à plusieurs voix. Vous pouvez imaginer de mettre en musique les transitions entre les textes si vous le souhaitez.

Le montage dure environ 20 minutes.

Juliette HIRTZ

SOMMAIRE

Éloge de l'amitié, ombre de la trahison → P.5

Tahar Ben Jelloun
© Seuil, 2003

Un caillou dans la poche → P.6

Marie Chartres
© L'École des loisirs, 2018

Aussi riche que le roi → P.7

Abigail Assor
© Éditions Gallimard, 2021

Le grand Meaulnes → P.8

Alain-Fournier

Les Trois Mousquetaires → P.9

Alexandre Dumas

Lettre «À Alfred Tattet» → P.10

Alfred de Musset

«Lettre à Montaigne» → P.11

Étienne de la Boétie

**Celle qui fuit, celle qui reste
— L'amie prodigieuse III** → P.12

Elena Ferrante (traduit de l'italien par Elsa Damien)
© Éditions Gallimard, 2013

The Hate U Give → P.12

Angie Thomas
© Nathan, 2017

Éloge de l'amitié, ombre de la trahison

Tahar Ben Jelloun

© Seuil

⌚ Durée approximative : 1 minute

L'amitié est une religion sans Dieu ni jugement dernier. Sans diable non plus. Une religion qui n'est pas étrangère à l'amour. Mais un amour où la guerre et la haine sont proscrites, où le silence est possible. Ce pourrait être l'état idéal de l'existence. Un état apaisant. Un lien nécessaire et rare. Il ne souffre aucune impureté. L'autre, en face, l'être qu'on aime, est non seulement un miroir qui réfléchit, c'est aussi l'autre soi-même rêvé.

L'amitié parfaite devrait être une sorte de solitude heureuse, expurgée de sentiment d'angoisse, de rejet et d'isolement. Ce n'est pas une simple histoire de double où l'image de soi serait passée par un filtre, un examen qui en grossirait les défauts, les manques et en réduirait les qualités. Le regard de l'ami devrait nous livrer nos propres images, avec exigence. L'amitié se tiendrait alors dans cette réciprocité sans faille, guidée par le même principe d'amour : le respect qu'on se doit à soi-même pour que les autres nous le rendent, naturellement.

Un caillou dans la poche

Marie Chartres

© L'École des loisirs

🕒 2 minutes

Deux silhouettes s'élancent à travers les étroites ruelles de l'île, elles se poursuivent et rient du vent qui agite leurs cheveux, elles se cachent et se redécouvrent au détour d'un minuscule carrefour, c'est Tino et Antonia qui s'amuse. La lumière se pose sur les murs de chaque maison, comme le feraient des mains douces et généreuses. Le linge sèche dans les jardins, il flotte, aérien, le nez au vent, tout est léger et joyeux : l'air, le soleil, les fleurs, les pommes de terre et les échalotes qui poussent dans les potagers. Les mouettes coiffées de blanc passent au-dessus de leur tête, elles leur chantent une chanson indéfinissable et surprenante. Antonia s'arrête un moment pour les écouter. Elle place sa main en visière et observe leur ballet.

On entend la mer, elle est à une quinzaine de mètres, derrière les maisons basses, tout proche. Les hortensias et les agapanthes commencent à bourgeonner, bientôt l'île se parera de bleu, de rose et de violet, des couleurs qui parlent directement au cœur. Tino et Antonia reprennent leur course, le souffle d'air devient plus grand, plus fort, et s'agite et tourbillonne autour d'eux, ils ouvrent et ferment la bouche, l'air est tiède et salé comme la mer. Par la fenêtre d'une maison aux volets bleus, Antonia voit une femme à l'étage faire des mouvements lents et réguliers, elle a la sensation que l'univers entier se concentre en elle. Et qu'une force indescriptible, prête à désagrèger les chagrins les plus sombres surgit de son corps. Le ciel est bleu et colossal, tout est parfait, petit et trébuchant. Le ciel peut changer de couleur et la mer se lever, les fougères onduler, les galets bouger, les enfants sont prêts à se métamorphoser. Les îliens entendent les enfants marcher, courir puis s'arrêter, ils entendent leurs rires s'élever. Les ruelles labyrinthiques se défont sous leurs pas sautillants, et tout brusquement est doré et pétillant.

Cela faisait peut-être trois heures qu'on dormait au soleil. Le soleil de Casablanca, lui, il te décoit jamais - chaque fois, c'est la noyade, il t'enrobe, te roule, te fond tout entier. Là tous ensemble, on allait peut-être mourir tellement on fondait, on allait finir par disparaître, devenir tour à tour des gouttes visqueuses de graisse, et quand nos parents nous chercheraient, en passant voir à la plage 56, ils ne verraient rien qu'une grosse goutte de flaque trouble et verdâtre, ils ne sauraient pas que la flaque, c'est nos corps fondus. Enfin, peut-être que les autres, les parents ne les chercheraient même pas, parce que, eux, ils avaient tout de même vingt-trois ans. Mais sa mère à elle, elle la chercherait, c'est sûr.

Elle ne savait plus où commençaient et finissaient les corps, où se situaient les limites de sa peau ; il y avait les jambes chaudes et ronflantes et tous les grains du sable, un peu de la serviette rugueuse, et son nez quelque part dans un bras. On somnole, et les ballons de foot qui bondissent dans l'eau et éclaboussent tout le monde, les éclats de voix des gosses des rues, les klaxons des voitures qui crient sur l'avenue derrière, ça ne change rien - ce sont les bruits de la vie, ça nous rappelle qu'on n'est pas morts, disait souvent Yaya.

Finalement, on se délia doucement. De la masse informe se détachèrent par fils les corps, les uns après les autres ; c'était comme une danse, une danse moderne de France - pas une danse d'ici. Les garçons avaient pris leurs jambes entre leurs bras et les filles s'étaient étendues sur le ventre, les jambes pliées pour se sentir lolitas. Sarah, elle, n'allait pas faire le pitre comme ça. Elle s'assit avec les garçons.

On discutait un peu, on buvait de l'eau Sidi Ali, on disait : elle est acide, la Sidi Ali. Yaya lançait des pierres dans l'Atlantique, il disait qu'un jour, sans faire exprès, il tuerait une mouette, mais que ce serait la faute de la mouette, puisqu'elle devait savoir que Yaya, tous les jours, il lançait des pierres dans l'Atlantique à cet exact endroit. Il avait raison, pensait Sarah. Ce qui était énervant, c'était que Driss ne la regardait pas. Il faisait comme il y a six mois, le salaud, à l'époque où rien de toute cette sale histoire n'avait encore commencé. Pourtant, tous les garçons la regardaient toujours, même les plus fâchés ; même après ses pires mensonges, ils continuaient de la regarder. Le gars de La Notte, quand il avait découvert qu'elle n'avait que seize ans, il avait continué à la regarder - il la regardait encore plus. Mais Driss était là avec son carnet à écrire des conneries et à foutre du sable partout, à faire comme s'il s'en fichait d'elle. Il n'était pas très beau de toute façon. Franchement laid, même.

C'était un grand garçon de dix-sept ans environ. Je ne vis d'abord de lui, dans la nuit tombante, que son chapeau de feutre de paysan coiffé en arrière et sa blouse noire sanglée d'une ceinture comme en portent les écoliers. Je pus distinguer aussi qu'il souriait...

Il m'aperçut, et, avant que personne eût pu lui demander aucune explication :

“Viens-tu dans la cour?”, dit-il.

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui. Nous sortîmes par la porte de la cuisine et nous allâmes au préau, que l'obscurité envahissait déjà. À la lueur de la fin du jour, je regardais, en marchant, sa face anguleuse au nez droit, à la lèvre duvetée.

“Tiens, dit-il, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé.”

Il tenait à la main une petite roue en bois noirci ; un cordon de fusées déchiquetées courait tout autour ; ç'avait dû être le soleil ou la lune afeu d'artifice du Quatorze Juillet.

“Il y en a deux qui ne sont pas parties : nous allons toujours les allumer”, dit-il d'un ton tranquille et de l'air de quelqu'un qui espère bien trouver mieux par la suite.

Il jeta son chapeau par terre et je vis qu'il avait les cheveux complètement ras comme un paysan. Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés. Il planta dans le sable le moyeu de la roue, tira de sa poche - à mon grand étonnement car cela nous était formellement interdit - une boîte d'allumettes. Se baissant avec précaution, il mit le feu à la mèche. Puis, me prenant par la main, il m'entraîna vivement en arrière.

Un instant après, ma mère qui sortait sur le pas de la porte, avec la mère de Meaulnes, après avoir débattu et fixé le prix de la pension, vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux gerbes d'étoiles rouges et blanches ; et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne bronchant pas...

Cette fois encore elle n'osa rien dire.

Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

(...) L'arrivée d'Augustin Meaulnes, qui coïncida avec ma guérison, fut le commencement d'une vie nouvelle.

Lorsque d'Artagnan fut hors du Louvre et qu'il consulta ses amis sur l'emploi qu'il devait faire de sa part des quarante pistoles, Athos lui conseilla de commander un bon repas à la Pomme-du-Pin, Porthos de prendre un laquais, et Aramis de se faire une maîtresse convenable.

(...) La vie des quatre jeunes gens était devenue commune ; d'Artagnan, qui n'avait aucune habitude, puisqu'il arrivait de sa province et tombait au milieu d'un monde tout nouveau pour lui, prit aussitôt les habitudes de ses amis.

On se levait vers huit heures en hiver, vers six heures en été, et l'on allait prendre le mot d'ordre et l'air des affaires chez M. de Tréville. D'Artagnan, bien qu'il ne fût pas mousquetaire, en faisait le service avec une ponctualité touchante : il était toujours de garde parce qu'il tenait toujours compagnie à celui de ses trois amis qui montait la sienne. On le connaissait à l'hôtel des mousquetaires et chacun le tenait pour un bon camarade. M. de Tréville, qui l'avait apprécié du premier coup-d'oeil et qui lui portait une véritable affection, ne cessait de le recommander au roi.

De leur côté les trois mousquetaires aimaient fort leur jeune camarade. L'amitié qui unissait ces quatre hommes, et le besoin de se voir trois ou quatre fois par jour, soit pour duel, soit pour affaires, soit pour plaisir, les faisaient sans cesse courir l'un après l'autre comme des ombres ; et l'on rencontrait toujours les inséparables se cherchant du Luxembourg à la place Saint-Sulpice ou de la rue du Vieux-Colombier au Luxembourg.

En attendant, les promesses de M. de Tréville allaient leur train. Un beau jour, le roi commanda à M. le chevalier des Essarts de prendre d'Artagnan comme cadet dans sa compagnie des gardes. D'Artagnan endossa en soupirant cet habit, qu'il eût voulu au prix de dix années de son existence troquer contre la casaque de mousquetaire. Mais M. de Tréville promit cette faveur après un noviciat de deux ans, noviciat qui pouvait être abrégé, au reste, si l'occasion se présentait pour d'Artagnan de rendre quelque service au roi ou de faire quelque action d'éclat.

D'Artagnan se retira sur cette promesse et, dès le lendemain commença son service.

Lettre «À Alfred Tattet»

Alfred de Musset

🕒 1 minute

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie !
Tu le disais ce soir par un beau jour d'été.
Tu le disais, ami, dans un site enchanté,
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, froulaient l'herbe fleurie.
Et moi, silencieux, courant à ton côté,
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du coeur je me suis répété

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;
Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis ;
Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,
De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

« Lettre à Montaigne »

Étienne de la Boétie

🕒 1 minute

Une bonne partie des sages, qui n'a pas généralement la crédulité facile, n'ajoute foi à l'amitié que si le temps l'a mise à l'épreuve et si les hasards de la vie l'ont trempée par la pratique dans les luttes diverses. Mais nous, une affection nous unit depuis un peu plus d'une année, et cependant il n'y a rien qu'elle n'ait fait pour atteindre le summum de l'affection : c'est hasard, dira-t-on, chose irréfléchie ; mais c'est sacrilège de parler ainsi, et il n'est pas de sage, si morose qu'il soit, qui, nous connaissant tous deux, nos goûts, nos moeurs, songerait à enquêter sur la durée de notre liaison et n'applaudirait avec joie à une si grande affection. N'ayons crainte que la postérité, si les destins le permettent toutefois, refuse de placer notre nom parmi ceux des amis fameux.

Un cerisier que l'on greffe refuse de produire un pommier, un poirier ne reçoit pas la greffe d'un prunier ; les natures étant incompatibles absolument, ni longueur de temps ni soin prolongé ne sauraient en triompher.

Ce même greffon, transplanté sur une souche de même sève, adhère avec rapidité, par une loi secrète de la nature ; bientôt les yeux se gonflent et se marient, et les deux sujets, d'une commune ardeur, nourrissent le bourgeon : voici que pousse avec vigueur le rameau étranger, car la tige lui fournit avec joie la sève nourricière, et, changeant de nom, il devient un arbre nouveau.

Il en est de même des âmes : les unes, une fois unies, le temps ne saurait les séparer ; les autres, tout art est impuissant à les unir.

À toi, Montaigne, m'ont lié pour toutes les vicissitudes, et la puissance de la nature et la vertu, qui est le charme de l'amitié : sa vue attire, par le désir qu'inspire sa beauté, une âme qui en a soif ; aucune influence plus efficace ne rapproche les hommes, ne les embrase d'une plus noble affection.

Celle qui fuit, celle qui reste — L'amie prodigieuse III

Elena Ferrante (traduit de l'italien par Elsa Damien)

© Éditions Gallimard

🕒 1 minute et 30 secondes

La dernière fois que j'ai vu Lila, c'était il y a cinq ans, pendant l'hiver 2005. Nous nous promenions de bon matin le long du boulevard et, comme cela se produisant depuis plusieurs années déjà, nous n'arrivions pas à nous sentir véritablement à l'aise. Je me souviens que j'étais la seule à parler. Elle ne faisait que chantonner, saluant des gens qui ne répondaient même pas. Les rares fois où elle m'interrompait, c'était pour lancer quelques exclamations sans rapport évident avec ce que je disais. Au fil des ans, il nous était arrivé trop de choses pénibles, parfois même atroces, et pour retrouver le chemin des confidences, il aurait fallu que nous nous disions trop de pensées secrètes. Or moi, je n'avais pas la force de trouver les mots, et elle, qui avait peut-être la force de le faire, elle n'en avait pas l'envie, ou bien n'en voyait pas l'utilité. Mais je l'aimais toujours autant et, lors de mes passages à Naples, j'essayais toujours de la voir - bien que, je dois l'avouer, elle me fit un peu peur. Elle avait beaucoup changé. Désormais, la vieillesse avait pris le dessus - pour elle comme pour moi -, mais alors que je me battais éternellement contre une tendance à l'embonpoint, elle, elle n'avait plus que la peau sur les os. Elle avait des cheveux courts qu'elle coupait seule, très blancs, non pas par choix, mais par négligence. Son visage, très marqué, rappelait de plus en plus celui de son père. Elle riait nerveusement, on aurait dit une espèce de grincement, et parlait trop fort. Elle gesticulait en permanence, avec des mouvements si déterminés et féroces qu'elle avait de vouloir couper en deux les immeubles, la rue, les passants et moi.



The Hate U Give

Angie Thomas

© Nathan

🕒 1 minute et 30 secondes

Je n'aurai pas dû venir à cette fête.

Je ne suis même pas sûre d'être à ma place, ici. Pas que je me prenne pour une bourge, ni rien. Mais il y a juste des endroits où ça ne suffit pas d'être moi. Aucune version de moi ne convient. La soirée de Spring Break de Big D est un de ces endroits. Je me faufile entre les corps en sueur pour suivre Kenya. Les boucles de ses cheveux rebondissent sur ses épaules.

(...) Elle pourrait être mannequin, pour être tout à fait honnête. Une peau noire et parfaite - jamais je ne lui ai vu un bouton d'acné -, des yeux marron en amande, des longs cils pas achetés au supermarché, grande en plus, mais moins que ces squelettes dans les défilés. Et elle ne porte jamais deux fois la même tenue.

(...) Gobelet au-dessus de la tête, Kenya avance en dansant. Entre la musique à fond qui me file mal au crâne et la beuh qui me donne la nausée, ce sera un exploit si je traverse la salle sans renverser mon verre.

(...) Je me sens trop basique avec ma queue de cheval, au milieu de toutes ces filles aux cheveux colorés, bouclés, lissés, tissés. Les mecs avec leur pantalon sous leurs fesses et leurs plus belles pompes se déhanchent tellement près des filles qu'il faudrait presque leur filer des capotes. (...)

— Wesh, arrête de me suivre et va danser, Starr ! me lance Kenya. Les gens, ils disent déjà que tu te la pètes.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce qui leur fait dire ça ? (...) Ils me tuent les gens, de croire qu'ils savent ce qu'il y a dans ma tête.

— Eh, je te le dis, c'est tout. Depuis que t'es dans ce bahut, tu snobes tout le monde. Ca fait six ans que j'y ai droit, depuis que mes parents m'ont inscrite à Williamson, dans le privé.

— Lâche-moi, sérieux, je marmonne.

— Et puis si tu pouvais éviter de te fringuer comme...

Elle me dévisage des baskets au sweat à capuche XXL.

— ... ça. Dis donc, ça serait pas le sweat à mon frère ?

Notre frère. Kenya et moi partageons un grand frère, Seven. Mais on n'est pas de la même famille, elle et moi. Elle a la même mère que lui, et moi le même père. Je sais, c'est ouf.

— Ouais, c'est à lui.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Tu sais ce qu'ils disent d'autre, les gens ? Y en a qui croient que t'es ma meuf.

— J'ai l'air d'en avoir quelque chose à foutre de ce qu'ils pensent, les gens ?

— Non ! Et c'est ça le problème !

— Azy, lâche-moi Kenya.

(...) Je ne traîne quasiment qu'avec Kenya. Difficile de se faire des amis quand on va au bahut à 45 minutes d'ici et qu'on est coincée au magasin familial après le lycée. Avec elle, c'est facile à cause de notre lien avec Seven. Mais parfois, elle fait n'importe quoi. Toujours à chercher la merde et à menacer de faire venir son père pour tabasser quelqu'un. En plus, il le ferait, mais j'aimerais bien qu'elle arrête de la ramener juste

pour le plaisir de sortir son joker.

(...) Comme ce soir, chez Big D, avec Kenya qui regarde mal Denasia Allen. Je ne me souviens pas de grand-chose sur Denasia, à part qu'elle et Kenya se détestent depuis le CM1. Ce soir, Denasia danse avec un mec à l'autre bout de la pièce sans s'occuper de personne. Mais où qu'on aille, Kenya la repère et la fusille du regard. Et le problème avec ces regards, c'est qu'à un moment donné, on les sent, et ça pousse à chercher la merde ou se faire emmerder.

— Oh ! Je peux pas la blairer, siffle Kenya entre ses dents. Tu sais quoi ? L'autre jour, j'étais devant elle dans la queue à la cafèt et elle parlait à quelqu'un derrière. Elle a pas dit mon nom, mais je sais qu'elle parlait de moi, elle disait que j'avais essayé de pécho DeVante.

— Sérieux ?

Je lui dis ce qu'elle attend.

— Ouais ouais, confirme-t-elle. Alors que je le kiffe pas, t'as vu.

— Je sais.

En vrai ? DeVante, je ne sais pas qui c'est.

(...) Pendant qu'ils se plaignent de Denasia et de leurs profs, j'entends que Kenya propose d'aller se chercher un autre verre, et tous les trois s'éloignent de moi.

Tout d'un coup, je suis Eve dans le jardin d'Eden après qu'elle a croqué la pomme - je me rends compte que je suis nue. Je suis toute seule à une soirée où je ne suis même pas censée être, où je ne connais pour ainsi dire personne. Et la seule fille que je ne connais vient de me laisser tomber. (...)

— Starr ! s'exclame une voix que je connais bien.

Les flots de fêtards s'écartent devant lui comme devant un Moïse à peau d'ébène. Les mecs tapent dans sa main, les filles tendent le cou pour l'apercevoir. Il me sourit, et ses fossettes foutent aussitôt en l'air son petit côté gangster.

Khalil est beau gosse, pas moyen de le dire autrement. Et je prenais des bains avec lui. Rien de tordu ni de cochon là-dedans, juste des bains il y a longtemps, quand on gloussait tous les deux parce qu'il avait un zizi et que moi j'avais ce que sa grand-mère appelait une zizette. Mais ça n'avait rien de pervers, je le jure. Il me prend dans ses bras. Il sent le savon et le talc pour bébé.

— Ça va, cousine ? On te voit plus. (Il me libère.) Tu donnes de nouvelles à personne. T'étais passée où ?

— En cours et au basket, je lui dis. Mais je suis toujours au magasin. C'est toi qu'on ne voit plus nulle part.

Ses fossettes disparaissent. Il s'essuie le nez comme chaque fois qu'il s'apprête à mentir.

— Ouais, j'ai des trucs à faire. Evidemment. Les Jordan toutes neuves, le tee-shirt blanc impeccable, les diamants à ses oreilles. Quand on a grandi à Garden Heights, on sait de quels "trucs" il s'agit.

Putain. J'aimerais qu'il n'ait rien à voir avec ce genre de trucs, lui, encore moins que n'importe qui d'autres. Je ne sais pas si j'ai envie de fondre en larmes ou de le frapper. Mais quand il me regarde comme ça, avec ses yeux noisette, j'ai du mal à me mettre en colère...

PARTIR EN LIVRE

WWW.PARTIR-EN-LIVRE.FR

